PRÉCIS

N° 30.

DES INFLUENCES DE LA NAVIGATION

SUR

LE PHYSIQUE ET LE MORAL DE L'HOMME,

Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 11 *février* 1828, *pour obtenir le grade de Docteur en médecine;*

PAR CHARLES FORGET, de Saintes,

Département de la Charente-Inférieure;

Chirurgien de la marine royale au port de Rochefort.

Vita brevis.
HIPP., Aph. 1.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n° 13.

1828.

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRE-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	DUMÉRIL,
Chimie médicale	ORFILA, *Examinateur.*
Physique médicale	PELLETAN fils, *Examinateur.*
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN, *Examinateur.* / ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. / FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT,
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX, *Suppléant.*
Clinique médicale	CAYOL. / CHOMEL. / LANDRÉ-BEAUVAIS. / RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. / BOYER. / DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Andral, *Président.*	Gerdy.
Arvers.	Gibert.
Baudelocque.	Kergaradec.
Bouvier.	Lisfranc.
Breschet, *Suppléant.*	Maisonabe.
Cloquet (Hippolyte).	Parent du Chatelet.
Cloquet (Jules).	Pavet de Courteille.
Dance.	Ratheau.
Devergie.	Richard.
Dubois.	Rochoux.
Gaultier de Claubry, *Examinateur.*	Rullier.
Gérardin, *Examinateur.*	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES COLLÈGUES

LES OFFICIERS DE SANTÉ DE LA MARINE.

Hommage fraternel.

C. FORGET.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/precisdesinfluen0000vari

PRÉCIS

DES INFLUENCES DE LA NAVIGATION

SUR

LE PHYSIQUE ET LE MORAL DE L'HOMME.

En plaçant l'homme sur la terre, la nature sembla lui désigner l'élément qui lui était propre, et qui, désormais, devait suffire a ses besoins; elle lui donna dans chaque contrée une organisation qui, sans s'écarter du type général, comportait cependant certaines modifications en rapport avec la température et les productions du climat

Mais en avançant dans la civilisation, l'homme de la nature ne tarda pas à sentir à quoi pouvait le conduire sa supériorité sur les autres êtres; et cette sublime intelligence, cette faculté de s'accommoder aux influences les plus opposées du régime et des habitudes, réveillèrent, dans son esprit avide de nouveautés, l'ambition de franchir les terribles limites dont la nature avait circonscrit son domaine natal.

Comme tous les autres arts, la navigation naquit du besoin et des passions. L'aimable poésie en chercha l'origine dans l'attraction de

l'amour; l'histoire, plus sévère et moins esclave de l'imagination, la fait se perdre dans l'origine du monde : les premiers hommes voulurent franchir un ruisseau, puis un fleuve ; le besoin de connaître étendit les désirs et perfectionna les moyens ; l'avarice et le génie des conquêtes en firent un art ; les progrès de l'astronomie, la découverte des propriétés de l'aimant, le génie audacieux des Vasco de Gama, des Américet des Colomb, lui donnèrent l'essor qui fait concevoir l'idée la plus colossale de la puissance et de l'industrie humaines.

Mais, en agrandissant la sphère de son pouvoir, l'homme multiplia les chances de ses infirmités ; il ne viola pas impunément les décrets du créateur, et une nouvelle source de maux fut le prix de son ambition satisfaite. Les influences physiques d'une situation contre-nature s'unirent aux impressions morales, pour détériorer les ressorts de son existence; mais comme, dans cet harmonieux univers, le bien se rencontre souvent auprès du mal, certains maux trouvèrent leur remède dans l'ébranlement général et les mutations subites qu'éprouve l'homme transporté sur les mers.

Celui que des habitudes pénibles et une existence oppressive n'ont rendu désormais sensible qu'aux impressions physiques, n'éprouve guère que les dérangemens organiques qui dérivent de ces impressions.

Pour celui qu'une organisation plus délicate et les soins d'une éducation morale ont rendu plus affectible, les causes de dérangement se multiplient et se modifient en proportion.

L'un et l'autre sont, à bord des vaisseaux, soumis à des influences hygiéniques qui tendent, en dernier résultat, à l'altération d'un appareil d'organes auquel je tâcherai de rattacher, comme à un centre commun, la majeure partie des affections propres à l'homme de mer.

Pour le valétudinaire, que des maux désespérés font chercher du soulagement dans le mouvement et les distractions des voyages sur mer, il calcule sur des impressions qui sont parfois, pour l'homme sain, des causes de maladies.

Enfin, l'homme de mer contracte nécessairement, sous les influences de son état, des caractères physiques et moraux particuliers.

Les cinq propositions précédentes constitueront la division de cette esquisse.

CHAPITRE PREMIER.

Influences physiques.

L'homme sain, robuste et courageux, qui se sépare sans regret de ce qui l'attache à sa patrie, présente les dispositions les plus favorables pour résister aux influences morbides de la mer. S'il éprouve des indispositions, les causes en seront purement physiques, et l'homme de l'art n'aura qu'à choisir parmi les ressources de la médecine du corps.

Mais on pressent qu'il est essentiel de déterminer d'avance la destination du marin, et de spécifier les parages qu'il devra parcourir. Bien que, d'une manière absolue, les influences des climats soient les mêmes sur terre et sur mer, la condition de navigateur leur fait subir des modifications le plus souvent aggravantes, qu'il appartient au médecin de prévenir et d'améliorer autant qu'il est en lui. Ceci posé, il envisagera la température connue que vont subir les hommes confiés à ses soins, la longueur présumable de la traversée, les ressources que peuvent offrir en alimens et en médicamens les pays qu'ils devront aborder.

ARTICLE PREMIER.

S'il ne doit pas s'écarter beaucoup en latitude, le médecin n'aura guère qu'à veiller à l'observation des règles de l'hygiène ; rien ne serait plus simple, s'il n'était de l'inconstance des vents, des défauts du navire, et par suite, des rudes travaux, du froid, de l'humidité, de la détérioration des vivres, des privations de toute espèce, sources

sans cesse renaissantes d'épidémies, et s'il possédait toujours les moyens et l'autorité nécessaires à l'accomplissement de ses vues.

Suivons donc le navigateur, d'abord sous les zones tempérées, et voyons qu'elles sont les agressions qu'il peut redouter. Absorbé dans la foule d'idées de tout genre qui l'affectent au départ, il en est insensiblement distrait par un sentiment de malaise, d'abord vague, et qu'il rapporte bientôt à l'épigastre. Pour quelques individus privilégiés, c'est là que se borne le mal de mer; mais, le plus souvent, suivent bientôt l'anorexie, le dégoût, les nausées, le vomissement; un sentiment de faiblesse générale, le brisement des articulations, une céphalalgie frontale plus ou moins intense, puis insensibilité morale absolue, même pour ce qui menace l'existence. Dans quelques cas rares, on a vu des vomissemens violens et répétés, suivis d'hématémèse mortelle. L'intensité du mal de mer est en rapport avec une idiosyncrasie inappréciable, l'étendue et la vivacité des balancemens du navire, surtout du *tangage*, enfin, et plus particulièrement, de l'habitude; il est cependant des personnes sur lesquelles cette dernière est impuissante.

L'estomac est sensiblement le point d'irradiation d'où dérivent ces phénomènes; mais sont-ils l'effet des secousses directes qu'il éprouve? L'encéphale, affecté par le changement rapide et continuel des objets environnans, paraîtrait y contribuer sympathiquement; telle est l'opinion de *Darvin*, qui conseille l'habitude de l'escarpolette. Il suffit, en effet, de fixer le sillage pour sentir son mal augmenter, et de fermer les yeux pour éprouver du soulagement. On a dit qu'il pouvait être causé par le trouble de la circulation cérébrale occasionnnée par le balancement; cette explication mécanique est sensiblement fausse, tant à cause des précautions que la nature a prises pour assurer l'indépendance de cette circulation, que parce qu'il s'uffit d'observer que, dans bien des cas où cette circulation doit être troublée, comme dans la course, le saut, l'équitation, rien d'analogue au mal de mer ne se manifeste. L'odorat, dans cette affection, acquiert une extrême susceptibilité; il s'affecte particulièrement de l'odeur de l'intérieur

du navire, odeur peu sensible pour ceux qui se portent bien. La stagnation de l'air intérieur augmente aussi le malaise. Du reste, cette affection est tout à fait analogue à celle que déterminent, chez quelques individus, les mouvemens de la voiture, de la walse, de la balançoire, etc.

Le spécifique serait de mettre pied à terre; en effet, le mal le plus violent cesse, presque toujours, comme par enchantement, dès qu'on touche le sol. Viennent ensuite le coucher en supination, les distractions et l'exercice en plein air, l'ingestion des sucs acidules, la préhension forcée de quelques alimens, soit que le peu de chyle qu'ils ont le temps de fournir serve à la sustentation, soit plutôt qu'ils offrent prise aux contractions convulsives de l'estomac; il en est de même des ceintures serrées qui prêtent un point d'appui aux contractions de l'abdomen. Les excitans et les diffusibles ne procurent qu'un soulagement passager; les sachets de safran sur l'épigastre, vantés par l'illustre baron de *Vérulam*, sont des amulettes ridicules.

Qu'on éprouve ou non le mal de mer, les premiers jours de navigation s'accompagnent généralement de l'état pâteux de la bouche, de constipation quelquefois opiniâtre, constipation attribuée par M. *Kéraudren* à la perversion du mouvement péristaltique qu'occasionne le balancement; les urines sont rares, foncées et chaudes (il est d'observation que le séjour des navires est essentiellement contraire aux affections irritatives des voies urinaires); la respiration est plus ou moins gênée, signes sensibles d'un principe d'irritation générale des muqueuses, occasionné, tant par la cessation de l'équilibre des exhalations, l'action de la peau se trouvant diminuée par le peu d'exercice et l'humidité ambiante, que par l'influence d'un régime nouveau essentiellement irritant.

Que, dans cet état de choses, un des agens nombreux susceptibles de déterminer une localisation sur un point quelconque des surfaces muqueuses vienne à manifester son action, on verra se développer ces épidémies, dites *catharrales*, qui, comme l'hydre sans cesse re-

naissant, se perpétuent, dans des circonstances données, à bord des navires.

Représentons-nous le marin enseveli la nuit dans son hamac, plongé dans un faux-pont où l'air, qui ne circule plus, s'appauvrit, s'échauffe, se vicie par l'action pulmonaire d'hommes entassés; appelé par ses besoins ou ceux du service, il court s'exposer, presque nu, à l'impression subite du vent ou de la pluie. C'est en vain que l'organisation la plus robuste et la force morale inhérente à l'homme de mer s'unissent contre des agressions aussi funestes, l'angine, la bronchite, la pneumonie, la pleurésie terrassent les plus vigoureux. Joignez à cela les écarts de régime auxquels le matelot est essentiellement enclin, vous verrez abonder ces irritations exaspérées naguère sous les noms *d'embarras gastriques, fièvres muqueuses, diarrhées*, fomentées par l'intempérance et les préjugés populaires, dont la plus exacte vigilance ne peut souvent prévenir les effets.

La négligence des soins de propreté entraîne aussi des résultats plus ou moins graves. Le contact de tissus laineux rudes, le plus souvent humides et malpropres, irrite la peau et détermine des éruptions de toute espèce, parmi lesquelles le furoncle mérite de fixer spécialement l'attention des médecins, en ce que, se manifestant ordinairement d'une manière épidémique, il se développe et se multiplie sur un certain nombre d'individus, de manière, souvent, à en priver le service. Susceptible d'apparaître dans les circonstances les plus opposées, dans les temps chauds ou froids, secs ou humides, je l'ai vu, dans une même campagne, se montrer sous le ciel humide et froid de la Bretagne, et sous celui brûlant et sec de la côte d'Afrique. Sans avoir recours, pour expliquer ces oppositions apparentes, à un état occulte de l'atmosphère, je suis autorisé à croire que, dans tous les cas, les irrégularités de la perspiration cutanée en sont la cause.

En faisant l'histoire du furoncle, on n'a point assez étudié ses spécialités d'après son siége. Se montrant parfois aux mains, aux pieds, aux genoux, aux coudes, il détermine des accidens d'autant

plus imposans qu'il a moins de facilité à percer ; il peut même occasionner de grandes erreurs de diagnostic. Je me citerai pour exemple : le nommé Barbet vient se plaindre d'une douleur dans l'aine, se prolongeant le long de la cuisse. A l'inspection, je trouve un cirsocèle, et pense que ces douleurs sont dues au tiraillement du cordon *suspensoire*. La douleur persiste, et paraît bientôt se transporter au genou, qui se tuméfie. Je présume un rhumatisme articulaire; enfin, un engorgement dur, rénitent, circonscrit, se manifeste à la partie moyenne interne de la cuisse ; ce n'est qu'alors que je reconnais un furoncle profond. Lorsqu'il occupe le coude ou le genou, la partie se gonfle uniformément; l'avant-bras ou la jambe participent à la tuméfaction ; la peau devient rosée, et l'on croirait au phlegmon, à l'érysipèle, peut-être à l'affection des parties articulaires, si l'on n'avait égard au point précis, au caractère de la douleur, et surtout à l'épidémie régnante. Cependant cette tuméfaction, quelquefois effrayante, diminue à mesure que le furoncle se dessine et mûrit ; ce qui n'a lieu qu'au bout de quelques jours, pendant lesquels vous aurez pu déployer un appareil antiphlogistique au moins superflu.

Le panaris épidémique peut donner lieu aux mêmes considérations étiologiques et thérapeutiques. On conçoit que le sporadique doit être le résultat fréquent des piqûres, des contusions, de l'introduction des éclats de bois, et de saletés dans les solutions de continuité des doigts, auxquelles le matelot est sujet dans l'action de frotter, fourbir, grimper, ramer, etc.

La gale, qui se développe et se propage d'une manière souvent désolante à bord, réclame, comme on le sent, la plus sévère vigilance.

Nonobstant la multiplicité des causes, on a cru observer que les affections herpétiques sont rares parmi les marins, ce qu'on a pensé pouvoir attribuer aux qualités répercussives de l'air maritime ; mais on sait que cet air ne contient point de matières salines en dissolution. J'ai, pour ma part, observé fréquemment à bord des érythèmes simulant les dartres furfuracées, squameuse et même pustuleuse;

mais je dois dire que ces éruptions disparaissaient le plus souvent sous la simple influence des moyens de propreté et du régime.

Les maladies générales de la peau qui se développent parmi les équipages sont d'autant plus fâcheuses, qu'on manque du spécifique, les bains et des appareils nécessaires à leur traitement méthodique. Je citerai comme un modèle des ressources que le médecin navigateur est souvent obligé de puiser dans son propre génie, l'expédient qu'employa le chirurgien-major de la frégate *l'Antigone* (1821) dans un cas qui réclamait impérieusement les bains de vapeurs sulfureuses. Il fit construire une espèce de boîte fumigatoire avec une futaille défoncée; on y plaçait le malade assis sur un tabouret, sous lequel on glissait, par une ouverture pratiquée en bas, une écuelle contenant des charbons ardens, sur lesquels on saupoudrait les fleurs de soufre, ayant préalablement recouvert la boîte par en haut avec une couverture de laine fixée autour du cou du malade : on fermait l'ouverture d'en bas, par laquelle on renouvelait de temps en temps l'aspersion du remède.

Je dois mentionner ici cette affection de la bouche, caractérisée par l'apparition d'aphthes dont les progrès rapides détruisent parfois une grande étendue des surfaces muqueuses. L'usage du tabac, la malpropreté de la bouche, l'accumulation du tartre surtout, en sont le plus souvent les causes déterminantes. L'identité de cette affection avec le scorbut n'est pas démontrée : *Hippocrate* en fit une maladie spéciale sous le nom de *stomacace*. On la voit se développer indépendamment de cette maladie, et même dans des circonstances toutes différentes, bien que l'état de l'air et l'alimentatien doivent puissamment contribuer à son développement, et qu'elle s'accompagne, comme le scorbut, de l'état fongueux des gencives, de langueur et d'inappétence. Les ulcérations apparaissent particulièrement au fond de la bouche, à l'angle de la mâchoire inférieure. Elles s'accompagnent quelquefois d'abcès qui décollent la muqueuse gengivale dans une grande étendue, abcès dont l'évacuation artificielle ou spontanée est suivie de prompte guérison. Les attouchemens avec les caustiques

m'ont paru moins efficaces que les collutoires émolliens, les cataplasmes, et même les sangsues à la base de la mâchoire, secondés d'un régime léger.

Il importerait à la médecine navale que la curabilité absolue de la syphilis sans mercure fût définitivement constatée. Le médecin répugne singulièrement à l'administration de ce remède à bord, où toutes les circonstances les plus contraires se trouvent réunies, et peuvent provoquer les accidens les plus graves. Je vais, à ce sujet, mentionner une observation qui militerait en faveur de l'exclusion de ce remède dans certains cas.

Le nommé Mouton, matelot à bord de la corvette *le Volcan*, en croisière devant Alger, se présenta, le 1^er^ juillet 1827, avec une ulcération du prépuce affectant les caractères syphilitiques, confirmés par les circonstances commémoratives. Envisageant des difficultés pour le traitement général, je me bornai aux bains locaux et à l'application du cérat légèrement mercuriel. (*Point de vin ; tisane d'orge.*) L'ulcère fit des progrès lents en largeur et en profondeur, avec suppuration abondante ; mais, vers les premiers jours d'août, les bords s'affaissèrent, les bourgeons se développèrent, et la cicatrisation, marchant rapidement, fut terminée vers le milieu du mois. Cette guérison est-elle radicale? Était-ce bien la syphilis? L'ulcère en présentait tous les symptômes ; il a eu la durée de ceux auxquels on applique le traitement général, et l'on ne manquerait pas d'attribuer la guérison au mercure, s'il eût été administré. Je suis loin pourtant de vouloir généraliser une telle conduite : je pense qu'il faut consulter l'ancienneté, l'intensité du mal, et surtout l'expérience. A côté de Mouton, je citerai Harrospil, qui, porteur de végétations nombreuses et considérables sur le scrotum et au périnée, fut mis, dans le même temps, à l'usage du deuto-chlorure de mercure en solutions ; il en prit, sans aucun accident, vingt grains en quarante jours : les végétations, excisées et cautérisées, disparurent complètement.

Les travaux et les exercices périlleux des marins les exposent à de fréquentes affections traumatiques, telles sont les hernies, les luxa-

tions, les fractures, les plaies de tout genre. On sait encore que certaines particularités rendent plus meurtriers les combats sur mer : les éclats de bois, la chûte des diverses parties du grément, détachées par les projectiles divers que vomit l'artillerie, occasionnent des blessures sérieuses et multipliées.

Quant aux maladies graves, particulières aux latitudes extrêmes qui peuvent se développer aussi sous les zônes tempérées, elles seront mieux placées aux articles suivans.

ARTICLE II.

Si maintenant nous accompagnons le navigateur cinglant vers les pôles, nous voyons se renforcer la constitution inflammatoire, et les phlegmasies des parenchymes suivre de près celles des membranes. On a senti de tout temps, et l'auteur du *Traité des phlegmasies chroniques* a merveilleusement développé combien il était indispensable de maintenir autour du malade atteint d'affection pulmonaire une température uniformément douce, et malheureusement il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, à bord, d'observer ponctuellement ce précepte essentiel. Aussi les phlegmasies des organes respiratoires prennent-elles promptement un caractère redoutable. Le malade ne peut se soustraire au froid qu'en restant constamment plongé dans l'atmosphère viciée de l'intérieur ; les boissons peuvent rarement lui être offertes à la température convenable ; convalescent, il subit des alternatives de chaud, de froid, d'humidité, sans possibilité de s'y soustraire, en raison de l'exclusion des feux, du mauvais temps, etc.

Si la disette, l'humidité, la détérioration des vivres, sans parler des influences morales oppressives, viennent s'unir au froid, alors commencent à se manifester les symptômes du fléau le plus funeste aux navigateurs. Les sujets atteints deviennent tristes, languissans ; la superficie du corps pâlit ; la muqueuse gengivale rougit, se gonfle, devient saignante, s'ulcère ; les dents vacillent et tombent ; les extré-

mités se couvrent de pétéchies ; les cicatrices se rompent, exsudent un sang noir et séreux ; les chairs sont flasques, livides ; la faiblesse devient extrême ; au milieu de cette désorganisation générale apparente, les facultés intellectuelles conservent leur intégrité ; enfin la syncope, les hémorrhagies foudroyantes viennent mettre un terme à cette scène désastreuse. Un des titres les plus légitimes de M. *Keraudren* à la gratitude des navigateurs, est, sans contredit, l'application des principes thérapeutiques rationnels au traitement du scorbut, livré, jusqu'à ces derniers temps, à la routine incendiaire du brownisme. Il a fait sentir que le scorbut ne peut guérir à la mer, surtout tant que l'air reste humide. Le séjour à terre et l'usage des végétaux frais sont, en effet, les vrais et les seuls spécifiques. La division du scorbut en celui *de terre* et celui *de mer* ne peut reposer que sur la gravité que lui communiquent à bord le nombre et l'intensité des causes, et surtout l'absolue privation du vrai remède. Grâce aux améliorations apportées au système de discipline et d'approvisionnement, cette affection devient extrêmement rare : dix ans de service à la mer et dans les hôpitaux ne m'ont pas encore offert à observer une seule épidémie mortelle.

Le typhus des vaisseaux n'est pas étranger aux régions froides, mais il se manifeste de préférence sous les températures élevées.

C'est plus particulièrement dans les navigations polaires que les marins puisent le germe de ces douleurs qui leur préparent une vieillesse caduque, et les accompagnent le plus souvent jusqu'à la tombe : tels sont les rhumatismes, les névralgies, plus rarement la goutte, etc.

ARTICLE III.

Transportons-nous, avec le navigateur, entre les tropiques : nous sommes étonnés de trouver que la température est assez modérée, ce qui est dû à ce que les rayons solaires sont moins abondamment réfléchis sur l'onde, mobile et transparente, que par le sol, et que la marche du navire procure une sorte de ventilation continuelle ; ce

n'est guère que pendant les calmes et à l'abri des terres que la chaleur devient insupportable. Mais pendant ces calmes, quelquefois désespérans, de l'équateur, l'officier, attentif à profiter du plus léger zéphyr, ordonne des manœuvres répetées et souvent inutiles. Le soleil dardant à-plomb sur la tête, ou sur d'autres parties débarrassées du poids incommode de ce qui pourrait les garantir, détermine des érysipèles plus ou moins étendus, avec réaction violente; des encéphalites, et plus particulièrement des méningites, accompagnées parfois des symptômes caractéristiques de la *fièvre ardente*, ou de cette affection singulière, caractérisée par des hallucinations riantes, la *calenture*. On voit souvent l'héméralopie causée par la chaleur et la vive lumière : cette affection cède alors plus facilement aux émolliens qu'aux irritans directs.

C'est alors encore que se développent les affections dites *bilieuses*; l'ictère, en particulier, s'observe assez fréquemment à bord : je l'ai vu, sur les côtes du Brésil, affecter à la fois plusieurs individus dont la peau devenait, en peu de jours, d'un jaune livide, sans dérangement sensible des fonctions : dans cet état, ils faisaient leur service, et guérissaient spontanément au bout de vingt à trente jours. Mais il n'en est pas toujours ainsi : souvent l'hépatite s'accompagne de symptômes graves et se termine par la mort. Un des ictériques dont je viens de parler, affecté depuis un mois, fut subitement atteint de fièvre avec délire furieux; nous approchions de la Martinique : peu rassurés sur la nature d'une affection qui simulait la fièvre jaune, il fut mis à l'hôpital, où M. *Lefort* porta le même jugement, et se félicitait d'un nouvel argument à son système de développement spontané de la fièvre jaune à bord des vaisseaux. L'autopsie découvrit le foie granulé en jaune, et la chlolécyste pleine de bile poisseuse; le tube intestinal parut assez sain; à la tête, les sinus furent trouvés engorgés. C'était en 1821 : j'étais trop jeune pour donner à cette observation toute l'attention qu'elle méritait.

Sous ces zones ardentes, le matelot, pour se désaltérer, avale sans ménagement une eau souvent corrompue; la nuit, il se soustrait à la

chaleur suffocante de l'intérieur, pour humer la fraîcheur après une journée brûlante ; il s'endort, presque nu, sur le pont, et se réveille avec le germe d'une maladie funeste. Si l'organe pulmonaire a résisté, souvent de vives douleurs signalent l'invasion d'une péritonite ou d'une entérite graves ; heureux lorsque le mal se borne à une angine, un coryza, ou des coliques plus ou moins douloureuses, mais passagères.

Si l'on est au mouillage, que le matelot puisse se livrer à son intempérance, se procurer en abondance de ces fruits acides ou âcres dont l'usage est souvent bienfaisant, mais dont l'abus est si funeste ; si l'atmosphère comporte cette humidité appelée à bon droit *pourrissante*, qui n'est point inhérente à l'atmosphère maritime, etc., alors peut se développer un fléau des plus terribles, la dysenterie : je l'ai vue succéder à l'abus des oranges délicieuses de Sainte-Catherine (Brésil), où elles jonchent le sol et convoitent tous les sens ; un effrayant choléra assaillit un jeune officier qui s'était gorgé de ces fruits dans une partie de chasse aux environs de Rio-Janeiro. C'est ainsi que sont trompées les vues de la nature, qui plaça le remède auprès du mal ; et c'est ainsi qu'une observation superficielle sanctionne une déplorable erreur, en signalant comme pernicieuses des substances salutaires par elles-mêmes. Aux influences précédentes, si nous ajoutons celles d'émanations délétères, soit de l'intérieur du navire, soit des plages voisines ; le contraste de nuits glaciales succédant à des jours brûlans, phénomènes dont le génie observateur de *Lind* a signalé la concomitance et les résultats funestes, nous aurons les principes les plus appréciables de ces fléaux endémiques dont sont affligés les Européens dans certains parages des régions chaudes. Sous ces conditions, le génie épidémique se développe et frappe des équipages entiers : la dysenterie, les fièvres malignes, le typhus, la fièvre jaune, la peste, moissonnant à coups pressés, répandent la terreur et la mort.

Malgré les discussions nombreuses au sujet de la nature, de l'origine et du caractère contagieux ou non de la fièvre jaune, *adhùc*

sub judice lis est. Cependant l'état des lumières médicales la fait assez généralement considérer comme une complication de phegmasies abdominales et encéphaliques, auxquelles il faut pourtant accorder un caractère spécial de malignité ; et je dois dire que, dans le nombre des observations que j'ai recueillies aux Antilles, en 1821 et 1826, l'autopsie ne m'a presque jamais offert une parfaite coïncidence d'altérations pathologiques.

M. *Lefort*, s'étayant de beaucoup d'observations, établit que l'affection est locale, inhérente au navire, et tire sa source des émanations de la cale, opinion fondée, mais qu'il ne faut pas adopter comme exclusive.

Le même praticien nie le caractère contagieux de la fièvre jaune des Antilles ; son expérience, la mienne propre, le dévouement philantropique de quelques médecins m'ont donné la conviction de cette vérité.

Peut-être les dissidens sur ces divers points ont-ils tous raison, eu égard à la diversité des circonstances où ils ont observé.

Que la fièvre jaune soit endémique et contagieuse ou non, cela ne change rien à la conduite du médecin, c'est-à-dire qu'il doit prendre toutes les mesures hygiéniques et autres susceptibles de prévenir ou d'adoucir le mal.

C'est surtout lorsque la navigation s'étend sous les latitudes extrêmes que le médecin doit redoubler de soins et de zèle. Je ne reproduirai point cette foule d'excellens préceptes, qui ont particulièrement exercé la plume savante et féconde de M. *Kéraudren*. Il est difficile de rien dire après lui, je ne ferai que mentionner les principaux : d'abord le dessèchement et l'emploi de la chaleur artificielle dans les climats froids et humides. On sait que le célèbre *Cook* dut à ces moyens la conservation de ses équipages. Sa campagne était un exemple de bonheur unique dans les fastes de la navigation, jusqu'à celle du même genre que vient de faire la corvette *la Coquille*, sous le commandement du capitaine Duperrey.

Mais c'est dans les navigations intertropicales que l'hygiène la plus sévère est de rigueur. L'observation de la propreté locale et indivi-

duelle est la plus impérieuse, vient ensuite la ventilation; quel que soit le mode qu'on emploie, il est indispensable de prévenir la stagnation de l'air dans les parties basses. L'installation des fournaux dans le faux-pont, excellente dans les région humides et froides, est au contraire pernicieuse dans les climats chauds. Lors de l'épidémie de fièvre jaune qui régna à bord de la frégate *l'Astrée*, aux antilles (1826), le chirurgien-major observa que les premiers atteints furent ceux qui couchaient aux environs de la cuisine, et l'on verra bientôt que cette circonstance empira l'état de deux malades dont je rapporterai l'observation plus bas.

Quoi qu'on en ait dit, je ne puis m'empêcher de solliciter l'application à l'hygiène navale des propriétés désinfectantes que M. *Labarraque* a découvertes dans les chlorures alcalins. On reproche à ces solutions de donner de l'humidité; mais quels sont les officiers qui ne font pas quelquefois humecter les ponts, même avec l'eau de mer, pratique des plus pernicieuses? On recommande de frotter les parois intérieures à l'étoupe sèche; qui s'opposerait à ce qu'on fit précéder cette opération d'une légère ablution au chlorure de chaux? Cette substance serait de l'emploi le plus salutaire au lavage du linge pendant le cours des épidémies; enfin, les fumigations de chlore n'ont-elles pas l'inconvénient de ne pouvoir être faites dans les lieux où gisent des malades, surtout d'affections pulmonaires, et les chlorures alcalins ne pourraient-ils pas au moins être employés à la purification du poste ou de l'hôpital?

Au maintien de la pureté de l'air se rapportent les précautions à observer au mouillage sur les côtes malsaines, pour se soustraire à l'influence des vents de terre, en fermant les sabords du vent, tendant des toiles en rideau, etc. Combien peu d'officiers sont pénétrés de la nécessité d'empêcher les hommes de dormir la nuit sur le pont! ils oublient que pour un peu de repos ils courent les risques de leur vie. Les tentes, les arrosemens, l'injonction de rester la tête couverte, préviennent les effets de la trop forte chaleur, etc.

Je termine cette esquise des influences physiques en observant que

quelques individus présentent, après un séjour prolongé à bord, certain air d'embonpoint qui tient de la bouffissure. Ce phénomène est dû, sans doute, au défaut de balancement entre l'assimilation et les pertes. Après un court séjour à terre, une maigreur apparente succède à cet état de turgescence, et signale le retour de la nutrition à son type normal.

CHAPITRE II.

Influences morales.

Suffit-il, pour bien spécifier la susceptibilité des individus à contracter certaines maladies, de ne considérer que les chances qui dérivent de leur seule organisation physique? Les observateurs de tous les temps ont remarqué l'influence qu'exercent sur le corps les divers états de l'esprit; la médecine morale fut de tous les siècles; l'immortel *Cabanis* songea seul à réunir en un traité les considérations relatives à l'influence réciproque de l'organisme et des facultés affectives.

C'est surtout dans le cours des épidémies qu'on peut étudier les grands résultats qui naissent de l'énergie morale, négative ou prononcée. Il appartient donc plus spécialement au médecin militaire, et surtout navigateur, d'apprécier toute l'importance de cet agent morbide, ayant à agir sur des masses d'individus qui, subissant les mêmes influences, les ressentent souvent d'une manière si différente.

Pour le marin dont la vocation n'est point prononcée, qu'une profonde sensibilité attache aux objets dont il s'éloigne malgré lui, auquel un caractère timide fait redouter les chances de la mer, qu'une organisation délicate laisse en butte aux moindres causes de dérangement, qu'une existence oisive et molle jusqu'alors dégoûte des fatigues de son nouvel état, les chances de résistance aux agressions morbides seront bien moins puissantes que pour le marin de vocation, que domine un motif de gloire ou de fortune, dont le cœur, dur

ou blasé, demeure insensible à l'éloignement de sa famille, de ses amis, de sa patrie, qu'anime une âme ardente et qui s'irrite des obstacles, dont la constitution robuste est à l'épreuve des assauts du mal, auquel une vie laborieuse et active rend agréable et presque nécessaire les travaux et les impressions fortes dont est semée la carrière du navigateur.

A l'égard du premier, la tâche du médecin est des plus difficiles. Entraîné par la force au sein de l'élément qu'il redoute, celui-là tombe bientôt dans un état d'abandon mélancolique aggravé par les peines et les privations sans alternative de plaisirs qui viennent l'assiéger, et présente bientôt les phénomènes de la nostalgie, mal désespérant, auquel la condition de navigatenr communique un caractère de gravité bien autre que sur le continent. On sait que les individus jeunes, grêles, pâles, lents dans leurs monvemens, aux yeux mornes et langoureux, y sont les plus sujets. On les voit fuir le travail et l'exercice, et se confiner dans les parties les plus retirées, par conséquent les moins saines du navire. Ils sont douloureusement affectés par les moindres émotions, les menaces, les mauvais traitemens leur tirent des larmes amères. A mesure qu'ils s'éloignent, ils calculent l'espace qui les sépare du lieu où réside ce qu'ils ont de plus cher, et d'où jamais la plupart ne sortirent. Ils ne voient qu'un abîme entr'eux et le bonheur, et tombent dans un état voisin du désespoir. Ils maigrissent, languissent, s'étiolent, et bientôt leur organisation, apauvrie, se trouve dénuée de l'énergie nécessaire pour résister au mal et répondre à l'action des remèdes. Dans cet état oppressif, le moindre germe de maladie exercera bientôt d'affreux ravages, fomentés par une idée fixe, attristante, le découragement et la crainte de la mort. On sait que le scorbut, la dysenterie, le typhus, la fièvre jaune, etc., acquièrent de cet état moral un caractère singulièrement grave et alarmant. Les sujets ainsi disposés sont les premiers frappés et le plutôt abattus : l'instant de l'invasion est presque toujours le premier de l'agonie.

Et l'on a pu considérer comme aliénés des infortunés dont le mal

dérive, au contraire, d'une sensibilité plus exquise ou de la triste faculté de mieux sentir que les autres ce que leur position a d'affreux! Affecter à leur égard des manières douces et prévenantes, se plaindre avec eux, hasarder quelques encouragemens, leur offrir l'exemple de leurs camarades plus courageux, placer près d'eux ceux qu'ils préfèrent et qui naquirent dans le même hameau, pour qu'ils puissent se procurer le soulagement le plus doux et le plus efficace, le plaisir de s'épancher; les flatter de l'espoir d'un prompt retour, leur représenter leur situation sous l'aspect le moins désagréable : une morale tolérante considère un mensonge comme innocent lorsqu'il peut être utile sans nuire à personne; leur offrir des distractions, les obliger insensiblement à prendre de l'exercice, imprimer une direction différente à leurs idées; enfin, employer tous les moyens susceptibles de les distraire de leur apathie, telle est, en résumé, la conduite à suivre à l'égard de ces malheureux : ce sont des remèdes infiniment plus efficaces que toutes les compositions pharmaceutiques.

Cependant le temps et l'habitude, ces deux grands médecins de l'âme, viennent émousser les impressions et façonner leur esprit et leur corps à leur nouvel état, autrement ces infortunés tombent réellement malades : les digestions languissent, les fonctions se troublent, l'hectique survient suivie de la mort, qui laisse après elle des traces d'irritation gastrique et cérébrale, ou même ne laisse apercevoir rien qui puisse motiver la cessation de la vie; le sujet meurt de douleur dans l'acception rigoureuse, mais quelquefois le mal affecte une marche plus décidée, et conduit rapidement le malade au tombeau avec des signes de phlegmasie aiguë. Je vais en présenter deux exemples remarquables par leur ressemblance.

La corvette *le Volcan*, partie de Brest en octobre 1826, faisait voile pour les Antilles, chargée de soldats destinés à ces colonies. Nous approchions des tropiques; la chaleur et de longs calmes attristaient notre navigation. Le nommé Rousseau, soldat d'infanterie, âgé de vingt-deux ans, de constitution grêle, de caractère mélancolique,

vint se plaindre, le 19 octobre au soir, de faiblesse et d'anorexie. pouls fébrile. — Le 20, pouls large et fréquent, peau chaude; langue humide, rosée sur les bords. (*Saignée de seize onces, diète, limonade de citron.*) — Le 21, fièvre forte, yeux hagards, parole brève, bouche aride, dents fuligineuses, soubresauts des tendons, mouvemens automatiques, soif vive. (*Trois ventouses scarifiées à l'épigastre, cataplasme émollient, lavement.*) J'avais perdu presque toutes mes sangsues. Mieux le soir. — Le 22, état de la veille. (*Même traitement.*) — Le 23, légère épistaxis dans la nuit, langue rouge et sèche, pouls toujours vif; il n'accuse aucune douleur. (*Les dix sangsues qui me restent aux jugulaires, cataplasmes chauds aux jambes et sur l'abdomen, limonade.*) — Le 24, la faiblesse fait des progrès; bouche toujours fuligineuse. (*Compresses acéteuses sur le front.*) — Le 25, délire. (*Sinapismes aux jambes.*) Le soir, diaphorèse. — Le 26, prostration, somnolence. (*Sinapismes aux jambes, réfrigérans sur la tête.*) Le soir, (*vésicatoires aux cuisses.*) Dans la nuit, irritation, délire furieux; il demande sa famille. — Le 27, abattement; toux et crachats rouillés. (*Orge gommée. Pansez.*) — Le 28, délire taciturne, face hippocratique, sueurs froides, lypothymies; extinction lente et tranquille le soir, neuvième jour de son entrée au poste.

On ne peut méconnaître ici une de ces affections graves provoquées par une cause morale. Nos passagers étaient, pour la plupart, des conscrits campagnards arrachés à leur famille et jetés loin de leur pays, dans des contrées où ils étaient persuadés de trouver la mort. Rousseau vint me trouver d'un air consterné; dès qu'il fut au lit, il appela un de ses camarades et lui donna son argent, disant qu'il se sentait perdu. Mes fréquentes visites l'obsédaient, et il me le dit. On a vu que dans le délire il demandait sa famille. Le mal fit des progrès effrayans : il passa dans l'intervalle d'un jour du caractère inflammatoire simple aux formes prononcées de l'adynamie et de l'ataxie; les nuits, où la multitude entassée dans le faux-pont et le voisinage de la cuisine, échauffaient et viciaient l'air; les nuits étaient terribles pour Rousseau, et détruisaient le mieux-être que j'observais

dans la journée ; et ce ne fut pas sans une vive appréhension, justifiée par l'évènement, que je vis la maladie de Lahaye suivre la même marche.

Ce soldat, âgé aussi de vingt-deux ans, de constitution sanguine et vigoureuse, mais de caractère timide et méticuleux, vint se plaindre, en larmoyant, de dégoût, constipation, faiblesse, depuis plusieurs jours. — Le 24 octobre, pouls large et fréquent ; point de douleur. (*Saignée de seize onces, tisanne d'orge, diète.*) — Le 25, fièvre, chaleur et sécheresse de la peau ; langue humide, rosée, constipation. (*Lavement suivi d'une selle copieuse, fomentations abdominales.*) — Le 26, fièvre forte ; langue rouge et sèche. (*Saignée de seize onces, lavement, limonade de citron, cataplasme émollient à l'épigastre.*) — Le 27, sensibilité abdominale : le cataplasme le fatigue. (*Deux ventouses scarifiées à l'épigastre.*) — Le 28, délire léger ; pouls vif et fréquent ; langue rouge, vacillante ; il oublie de la retirer ; peau chaude et râpeuse ; somnolence, hallucinations, carphologie. (*Fomentations abdominales, oxycrat sur le front.*) — Les lèvres brunissent ; délire loquace ; la dureté du pouls me décide à *tirer huit onces de sang, deux ventouses scarifiées aux tempes, cataplasmes très-chauds aux jambes.* Le soir, délire. Il appelle sa famille ; les scarifications donnant abondamment, m'obligent à comprimer. — Le 29, délire comateux ; l'appareil des tempes est imbibé de sang ; bouche fuligineuse, pouls faible et mou. (*Rubéfians aux jambes.*) Le malade ne les sent pas. Je le juge perdu, et n'ai plus d'espoir que dans les moyens empiriques. (*Décoction de quinquina.*) — Le 30, même état ; le pouls est petit, la peau froide ; cependant on a de la peine à découvrir le malade malgré lui. (*Décoction de quinquina ; vin de Bordeaux par cuillerées, vésicatoires aux jambes.*) — Le 31, face hippocratique. (*Vésicatoires auxcuisses.*) Agonie paisible ; respiration plaintive ; mort trois heures après-midi, le huitième jour de son entrée au poste : il avait aussi distribué son argent à ses amis, en leur disant adieu.

On m'a vu faire succéder, avec une activité relative aux progrès du mal, les débilitans généraux et locaux, topiques ou ingérés, puis

les dérivatifs extérieurs, puis intérieurs, mais à regret; enfin les toniques et les excitans, après toute espérance détruite ; la saignée locale, épargnée pour Rousseau, vigoureusement appliquée à Lahaye, lève mes derniers scrupules relativement à la possibilité d'enrayer les progrès de l'irritation des méninges, et je me console avec cette sentence : « Il est rare qu'on guérisse un homme affecté de gastrite, d'entérite, « *surtout de méningite*, quand il est nostalgique. » (Dict. abrégé des Sc. méd., art. *Nostalgie*), vérité qui prend un nouveau degré de force appliqué à la médecine nautique.

On sent donc, comme le dit énergiquement M. *Keraudren*, que la tristesse est un véritable poison pour les équipages; son antidote, ajoute-t-il, est la gaîté; et il part de là pour déduire les moyens les plus sagement conçus pour entretenir l'énergie morale. L'observation de ce point d'hygiène est en grande partie sous la dépendance des commandans, qui le mettent plus ou moins en pratique, suivant leurs idées plus ou moins bien raisonnées de discipline, de tolérance et de justice.

De la nostalgie je rapprocherai l'hypochondrie, plus spécialement fréquente parmi les officiers. Pendant ces longues traversées, ces croisières insipides que rien ne remplit, durant ces quarts paisibles et solitaires des belles nuits, l'âme s'abandonne à de vaines chimères, se livre aux illusions de l'amour-propre, aux rêves de l'ambition, qui fermentent et se créent des fantômes brillans que le réveil dissipe, laissant à leur place la triste réalité et la perception désolante de la situation actuelle. A force de s'échauffer et d'embellir l'avenir, l'imagination use, pour ainsi dire, ses ressorts, et finit par retomber dans ce degré d'hébétude, où elle ne peut plus se créer de chimères, où toute distraction devient insipide, où la moindre contrariété exalte l'aigreur et rend méconnaissables les plus doux caractères. Dans cet état d'esprit, les liens de société et d'amitié sont rompus ; à charge à soi-même, on devient insupportable aux autres. Malheur aux subordonnés dont le chef est atteint de cette funeste affection mentale ! L'autorité absolue, dépourvue du frein de la raison, dégénère en un

hideux despotisme. Cet état permanent d'irritabilité finit par exalter le système sensitif, au point de produire ces hallucinations qui font croire au malade qu'il est atteint d'une foule de maux, imaginaires le plus souvent, mais dont la perception n'en est pas moins réelle, et qui finissent même par se manifester effectivement. Cette disposition morale est donc une véritable maladie, et, qui plus est, une maladie contagieuse : l'aspect sinistre, les propos et les actes de ces personnes souffrantes compriment les élans des naturels les plus heureux, et les montent bientôt à leur unisson : c'est alors que le séjour des navires devient une véritable image de l'enfer.

Le vide du cœur et l'absence des sensations entraînent le marin à une multitude d'excès ; ici s'applique l'adage vulgaire : *Oisiveté, mère de tous les vices.* Parmi ceux qu'entraîne la monotonie du bord, l'ivrognerie, la masturbation et la pédérastie sont les plus saillans, et ceux qui, considérés médicalement, entraînent le plus de suites fâcheuses. L'ivrognerie est si naturelle au matelot, que malgré les inconvéniens qu'elle peut entraîner relativement à la sûreté générale, les officiers l'excusent facilement, la punissent rarement, et se contentent de la prévenir autant que possible, en interdisant le brocantage des rations, et l'introduction à bord des liqueurs spiritueuses. Le médecin y voit une source funeste de maux, surtout dans les contrées équatoriales, où la plupart des affections meurtrières que j'ai signalées ne reconnaissent souvent qu'elle pour cause prédisposante et déterminante. J'ai vu un matelot, ivre de tafia, trouvé mort dans son hamac avec les phénomènes cadavériques de l'apoplexie. L'obscurité, la chaleur du faux-pont, et l'espèce de garottement où l'on se trouve dans cette sorte de couche, sont sans doute les causes qui ont agravé son mal et l'ont empêché de le manifester.

Les manœuvres solitaires enlèvent l'énergie indispensable au marin, pervertissent ses digestions, le rendent morose, apathique ; enfin le goût antiphysique s'exerçant sur les plus jeunes sujets, corrompt leur moralité, les souille parfois de maladies honteuses et précoces, empoisonne à jamais leur corps et leur âme, et prive ainsi la

patrie de ses espérances. On ne peut donc apporter trop de vigilance et de sévérité à prévenir et châtier de tels désordres.

Pour les effets moraux qui ne sortent pas de l'ordre physiologique, voyez le chapitre 5.

CHAPITRE III.

Du rôle de l'appareil digestif dans les maladies des marins.

La constitution de l'homme de mer est éminemment inflammatoire ; il suffit, pour s'en convaincre, de réfléchir à la foule de maux qui viennent l'assaillir, et qui, pour la plupart sont des phlegmasies dont la violence constitue la gravité. *Rouppe* avait déjà remarqué que les inflammations chez les marins se terminent fréquemment par gangrène.

Mais ces inflammations devront établir leur siége là où l'appel irritatif sera le plus fréquent et le plus prononcé ; or, en parcourant la série des influences qui dominent l'homme de mer, on les verra diriger, comme de concert, leurs agressions sur l'appareil digestif, soit primitivement, soit secondairement. Cette assertion, qui pourrait paraître une extension forcée de certaine doctrine exclusive à la médecine nautique, est d'une vérité triviale pour tout navigateur ; on doit s'étonner même de ce qu'elle n'ait pas précédé cette doctrine : elle est susceptible de lui prêter le plus fort appui et les argumens les plus irrécusables.

Pour nous en convaincre, jetons un coup-d'œil rapide sur les habitudes du marin, en suivant, pour plus de commodité, l'ordre établi des six matières de l'hygiène.

Circumfusa. L'air maritime, ai-je dit, n'est pas essentiellement plus humide que celui des plaines ; mais celui de l'intérieur du navire l'est continuellement et nécessairement.

L'air marin ne contient point de particules salines, du moins en dis-

solution, comme le prétendent plusieurs, et *Méad* en particulier, qui leur attribue la génération du scorbut. Les phénomènes de l'évaporation et de la cristallisation en sont des preuves suffisantes; et si de ces particules se trouvent sur les vêtemens et la peau, elles ont été enlevées de la surface de la mer avec l'*embrun* chassé par le vent ou le sillage.

Cet air n'est ni balsamique, comme le dit *Gilchrist*, ni délétère, comme l'avance *Walther;* il ne peut qu'être accidentellement humide, comme le pensaient *Hippocrate*, *Bacon*, et M. de *Morogues*. Cette humidité, surtout celle de l'intérieur, est la source la plus générale des maladies; elle détermine cette sorte de turgescence muqueuse qui prédispose aux catharres et détermine cet état d'embarras gastrique auquel sont sujets les marins. Unie au froid, elle affecte plus particulièrement les voies respiratoires; mais l'obstacle à la transpiration peut encore exercer une action sympathique sur l'appareil digestif. Jointe à la chaleur, elle est essentiellement génératrice des affections abdominales, les coliques, le choléra, la dysenterie en sont des preuves malheureusement trop palpables. Mais c'est surtout lorsque l'humidité chaude favorise la dissolution et l'expansion des miasmes et des effluves émanés de l'intérieur ou apportés par les vents, que l'athmosphère du bord devient funeste, et manifeste sont influence délétère sur le tube digestif; c'est alors qu'outre la dysenterie on voit se développer les fièvres pernicieuses, les typhus, la fièvre jaune, etc., sur la nature et le siége desquels on commence à s'éclairer. Quant au mode d'action de ces causes et au mécanisme par lequel elles agissent on ne peut que renvoyer à l'Histoire des phlegmasies chroniques, dont j'extrairai les corollaires suivans :

« La chaleur augmente considérablement la susceptibilité des « nombreuses papilles qui viennent s'épanouir dans le tissu de la « muqueuse gastrique. . . .

« L'électricité augmente la susceptibilité générale. » Or, nous savons que l'air humide et chaud est essentiellement électrique, les orages de l'hémisphère sud en sont la preuve.

« On sait que les pays chauds et humides sont les plus malsains... « Il faut tenir compte du mélange des autres corps étrangers... L'en- « térite est particulièrement en rapport avec la chaleur humide... « L'eau mêlée à l'air chaud peut abréger tellement la période d'ex- « citement, que les phlogoses ne débutent qu'avec les caractères de « l'état chronique, ce qui les fait trop souvent méconnaître...»

Aplicata. Qui ne connaît les étroites sympathies que la muqueuse digestive entretient avec la peau? et qui ne sent à l'avance que les vêtemens de laine, le plus souvent malpropres, continuellement imprégnés d'eau de mer qui les entretient dans une indélébile humidité; que le peu de soins qu'apportent généralement les marins à entretenir la souplesse et la propreté de la peau, doivent être des causes permanentes de sympathies et de réactions morbides, réciproques avec l'appareil digestif? « Tandis que l'irritation cutanée, dit M. *Goupil*, détermine la révulsion des irritations pulmonaires, elle ajoute à celles de la muqueuse digestive. »

Ingesta. Mais c'est surtout sous le rapport du régime alimentaire que la navigation porte atteinte à l'intégrité des fonctions digestives; ce régime semble en effet combiné tout exprès pour détériorer leur santé : biscuit lourd, et souvent avarié par le temps et l'humidité; viandes salées, légumes secs et indigestes, fromage, beurre rance, assaisonnés par l'intempérance et le goût des épices, des boissons fortes, etc. L'eau gâtée est un véritable poison; on a cru pouvoir y remédier en la conservant dans des caisses en fer, autre inconvénient : la rouille, qu'elle tient en suspension, lui communique des propriétés incendiaires. Je citerai, pour preuve, ce qui se passa dans l'épidémie de dysenterie dont fut atteint l'équipage de la frégate *la Magicienne*, au blocus de Cadix (1823) : je commençai à m'apercevoir sur moi-même, qui fus un des plus gravement atteints, que les lavemens, administrés avec toutes les précautions possibles, exaspéraient les coliques et le ténesme; nous crûmes en voir la cause dans les pro-

priétés irritantes de l'eau des caisses en fer, propriétés dont la filtration ne suffisait pas pour la dépouiller: je trouvai du mieux dès que je m'abstins de lavemens et diminuai la quantité de ma boisson ordinaire.

Cette influence des *ingesta* sur l'appareil digestif n'a pas besoin de commentaires; cependant disons encore, avec l'auteur des Phlegmasies chroniques : « Ces causes agissent avec d'autant plus d'efficacité que les précédentes sont plus actives. » Le précepte suivant devrait être sans cesse présent à la mémoire du navigateur : « Si l'homme « avait toujours soin de diminuer la quantité des excitans qui sont « appliqués sur les voies gastriques, à proportion que l'estomac ac- « quiert plus d'affectibilité, jusqu'à ce qu'il fût acclimaté, il évite- « rait toujours la phlogose... Mais on ne veut rien retrancher de ses « habitudes ; le préjugé est même si puissant, qu'on croit ce régime « nécessaire pour résister aux influences de la chaleur, qui, répète- « t-on, affaiblit le ressort de l'estomac... Ceux qui sortent vainqueurs « de cette lutte dangereuse encouragent les autres à marcher sur « leurs traces...

« Le défaut d'une nourriture suffisante pour les besoins de la nu- « trition paraît concourir puissamment à la production de l'entérite; « et lorsque le chagrin et la fièvre se réunissent à cette cause, la dy- « senterie fait de grands ravages. » Ces expressions : *pour le besoin de la nutrition*, ont plus de rapport à la qualité qu'à la quantité des alimens, et pourraient aussi s'appliquer à l'étiologie du scorbut.

Excreta et retenta. L'inertie de la peau entretenue par l'humidité, le défaut d'exercice, son excitation provoquée par la malpropreté, les fréquentes suppressions subites de transpiration, entraînent, comme on l'a vu, l'altération des organes digestifs. Le vomissement du mal de mer et l'état de constipation habituelle, tiennent sans doute à un certain degré d'irritation des mêmes organes; la déperdition de salive causée par l'usage du tabac ne peut qu'altérer la fonc-

tion digestive; le funeste abus de la masturbation, qui d'abord excite l'estomac, finit par détériorer son action.

Gesta. Le défaut d'exercice est la cause de cette bouffissure dont j'ai parlé, et de cette dyspepsie habituelle chez quelques-uns. L'exercice est le meilleur préservatif des indigestions, fréquentes chez les gens de profession sédentaire, surtout lorsque l'alimentation est aussi grossière que l'est celle des marins: on observe que ceux qui se portent le mieux sont ceux qui se donnent beaucoup de mouvement. Les diverses attributions à bord méritent quelques considérations de la part du médecin : les gabiers, qui se compriment fréquemment l'abdomen sur les vergues, pour serrer les voiles ou prendre des ris, ne seraient-ils pas, comme les écuyers et les maîtres d'escrime, plus exposés aux irritations abdominales ? Les caliers, chargés des travaux les plus pénibles, souvent inondés de sueur, et respirant un air plus ou moins impur, ne sont-ils pas, par cela même, exposés à une foule de maladies, surtout de l'appareil digestif? C'est ce que je pourrais constater par des observations, si je ne les avais déjà multipliées dans cette esquisse.

Percepta. J'ai retracé les funestes effets de la nostalgie sur les équipages : tout le monde sait que les peines morales, telles que l'ennui, la terreur, le découragement, la morosité, la jalousie, la colère, enfin toutes les passions oppressives qui établissent à bord leur domaine favori, affectent d'une manière sensible le centre épigastrique, pervertissent les digestions, et prêtent un nouveau degré d'énergie aux agens extérieurs dont je viens de parler, ce qui, ainsi qu'on l'a vu, est surtout frappant durant le cours des épidémies.

Si maintenant nous jetons un autre coup-d'œil sur l'ensemble des affections les plus communes à bord des vaisseaux, nous sommes frappés des connexions qui existent entr'elles, sous ce rapport, que presque toutes sont aujourd'hui considérées, par beaucoup de médecins, comme dépendantes d'une affection des voies digestives : tel-

les sont sommairement les exanthèmes, le panaris, l'arthrite, l'embarras gastrique, la constipation, la diarrhée, la dysenterie, le choléra, l'ictère; les diverses fièvres, le typhus, la fièvre jaune, l'hypochondrie; et jusqu'au scorbut, qu'on a attribué à l'altération des phénomènes de la chylose, par suite de détérioration des facultés digestives, due aux mauvaises qualités des alimens. Ces opinions, je le sens, sont sujettes à controverse; mais, sans m'engager dans de telles discussions, je me contenterai de mentionner, comme complément de preuves, cette susceptibilité gastrique qu'on rapporte généralement des longues navigations; susceptibilité qui, pendant longtemps encore, ne permet que l'usage d'alimens légers, comme végétaux herbacés, fécules, laitages, fruits, viandes blanches, etc.

Les affections autres que celles du tube intestinal, qui se développent à bord, ne font même pas exception à ces principes : car, outre qu'entre tous les organes l'estomac est un des plus impressionnables dans l'ordre des sympathies, les nombreuses influences morbides que j'ai signalées le menaçant sans cesse, il finit presque toujours par participer à l'affection des autres organes malades, soit en la compliquant, soit en lui succédant, soit même en se développant sous l'influence du régime peu approprié auquel sont forcément soumis les convalescens; dans tous les cas, il réclame donc toute l'attention et la sollicitude du médecin.

En signalant le rôle important que joue l'appareil digestif dans les maladies des gens de mer, je ne prétends pas implicitement affirmer que son mode d'altération soit toujours identique, et que ses maladies soient toujours des irritations qui ne diffèrent que par le degré. Une pareille idée me paraît peu philosophique, et j'oserai même dire peu physiologique, si l'on veut bien considérer la diversité de causes, de phénomènes et d'altérations que présentent les maladies, et surtout la multiplicité de tissus élémentaires diversement impressionnables et jouissant de propriétés physiques, organiques et vitales distinctes, qui concourent à la structure d'un même viscère, à plus forte raison de tout un appareil d'organes. Telle est, en peu de mots,

ma profession de foi ; et dans ce chapitre de ma dissertation, je n'ai voulu qu'appeler l'attention de mes confrères sur la fréquence probable et même démontrée des affections de cet appareil dans la pratique navale, quelle que soit d'ailleurs l'opinion qu'on adopte sur la nature de ses lésions.

Ces aperçus, s'ils sont fondés, me paraissent propres à simplifier singulièrement l'hygiène et la thérapeutique, en éclairant le diagnostic de la majeure partie des affections de l'homme de mer, et en offrant à l'observateur un centre presque invariable duquel doivent partir ses investigations, et autour duquel doivent se rallier les indications curatives. Quant aux conséquences à déduire de ces principes et à leur application à la médecine nautique, elles coulent de source. Il serait trop long, et d'ailleurs beaucoup au-dessus de mes forces, même d'en ébaucher le plan. Il ne s'agit point ici de réformes; il suffit de suivre l'impulsion donnée aux idées médicales, et je me bornerai à signaler comme de grands pas faits vers la perfection le système de traitement appliqué au scorbut par M. *Kéraudren*, le précieux procédé d'*Appert* pour la conservation des comestibles, les moyens de conservation et de purification de l'eau, colligés dans la thèse, désormais classique pour la marine, que M. *Réjou* fils a présentée en 1826 à la faculté de Montpellier, la découverte des propriétés des chlorures alcalins, les efforts philanthropiques de l'administration pour l'amélioration du logement, des vêtemens et du régime des marins ; enfin, la simplification à laquelle arrive notre art sur les débris du colosse polypharmaque. Le raisonnement et l'observation prennent insensiblement la place de l'empirisme; puisse la médecine nautique recueillir d'un pareil ordre de choses tous les avantages qu'elle est en droit d'en espérer!

CHAPITRE IV.

Des maladies que la navigation peut guérir.

Lorsqu'on vient de lire les chapitres qui précèdent, le titre de celui-ci semble un paradoxe. Au premier aperçu, la situation où l'on se trouve à bord, placé à l'étroit, mal nourri, mal couché, souffrant d'un froid excessif ou d'une chaleur extrême, paraît peu compatible avec les soins qu'exigent les maladies en général; nous avons vu même que la navigation en est une source féconde. Cependant, avec quelques précautions correctives des inconvéniens qu'elle comporte, elle peut offrir des chances favorables à l'adoucissement de certains maux, en peu grand nombre, il est vrai.

Je ne connais point d'affections aiguës que la navigation soit susceptible de pallier ou de guérir, à moins qu'on ne veuille faire entrer en compte quelques fléaux endémiques qui nécessitent l'éloignement des lieux où l'on en puise le germe. Il est de notoriété vulgaire que le séjour du bord est *échauffant.*

Parmi les affections chroniques, celles qui réclament le changement et nécessitent la pureté de l'air, une température extrême, la régularité du régime, la gestation douce et communiquée, les fortes émotions, les distractions, l'éloignement, sont aussi celles que la navigation peut améliorer. On voit qu'elle présente les avantages des voyages en général. On sait que ceux que l'on fait aux eaux minérales doivent souvent leur efficacité plutôt aux accessoires qu'à la propriété curative du remède que l'on va chercher. La navigation présente, de plus, le grand avantage d'opérer le transport sans secousses et presque à l'insu du malade, d'astreindre à la régularité du régime, condition si nécessaire à la plupart des médications, et à laquelle les malades ont tant d'inclination à déroger.

Pringle avait remarqué la rareté du passage des maladies des marins à la chronicité. C'est déjà une forte présomption en faveur de

l'efficacité de la navigation contre les affections chroniques ; mais on conçoit que, pour que celles-ci soient curables, il faut qu'elles soient exemptes de désorganisations. Quelles que soient les espérances que laissent concevoir les progrès de la science, on ne peut s'abuser sur l'incurabilité de certaines lésions dites *organiques*.

La personne qui veut naviguer pour sa santé ne s'embarquera pas, bien entendu, pour remplir à bord des fonctions obligées ; elle jouira de l'aisance nécessaire pour se prémunir de tout ce qui pourra lui procurer une existence appropriée à son état ; elle aura la faculté de se choisir un logement le moins incommode possible ; elle disposera de ses instans et réglera ses actions comme il lui plaira ; elle déterminera les parages qu'elle devra parcourir et la longueur approximative de son séjour à la mer. C'est ainsi qu'elle pourra se soustraire aux inconvéniens qui naissent des fatigues, de la gêne, de la mauvaise alimentation, de la démoralisation où plongent l'injustice et le despotisme, de l'influence des fléaux qui affligent certaines contrées où le devoir retient le navigateur à gages, de l'ennui, de l'accablante monotonie des longues traversées, etc.

Le navire qu'elle choisira sera de certaine force, les petits ayant beaucoup à souffrir à la mer ; un grand navire comporte d'ailleurs des logemens plus commodes, et le valétudinaire devra choisir le sien aussi élevé que possible. L'habitation dans la batterie des navires de guerre est infiniment moins insalubre que celle dans le faux-pont ; il reposera dans un cadre à l'anglaise, couche très-douce et très-commode, qui peut être aérée, lavée à volonté, et qui tient peu de place. Il se munira de comestibles qui puissent se conserver : l'art du confiseur et celui d'*Appert* lui laisseront sur ce point peu de chose à désirer. Il n'oubliera pas ce qui pourra lui procurer des distractions agréables : livres appropriés, pinceaux, instrumens de musique, etc. Il doit s'embarquer avec l'espérance de trouver sa guérison, et, s'il se peut, avec un sentiment de curiosité qui lui promette des jouissances ; enfin, dans des dispositions morales expansives. Heureux si la navigation lui offre un but instructif et un sujet d'occupations.

Dans tous les cas, les lumières et la sensibilité du malade sont des circonstances favorables, en ce qu'il sera plus apte à sentir et goûter l'harmonie et la sublimité des tableaux dont il va jouir. La méditation prend à la mer, et surtout dans le calme doux et silencieux des belles nuits, un caractère de solennité qui dilate le cœur et semble activer la vie.

Le passage aux régions froides est généralement favorable à peu de maladies. Les individus de constitution molle, énervés par les excès, ou atteints de langueur radicale, sans lésions d'organes, sont les seuls qui puissent retirer quelque avantage de l'action tonique du froid, qui rend leste et dispos, active les digestions et diminue la susceptibilité du système sensitif.

C'est généralement sur l'action d'une température plus élevée que spéculent les individus qui s'embarquent pour guérir; ainsi, l'action vive du soleil de la zone torride peut activer les fonctions de la peau et déterminer la résolution de certaines hydropisies générales ou partielles, essentielles et passives. Le rhumatisme, la goutte, la syphilis invétérée, et généralement les maux qu'enfante le luxe et la débauche s'améliorent sous l'influence d'une douce température, du repos, de la continence et de la sobriété forcée auxquels assujétit la séquestration à bord. L'amélioration de la phthisie, de la consomption, doit être rapportée aux-mêmes influences plutôt qu'à certaines propriétés médicales, que l'on croit à tort inhérentes à l'athmosphère maritime.

Le mal de mer et les vomissemens qui l'accompagnent doivent être considérés comme susceptibles d'opérer une secousse et une dérivation favorables dans certaines affections; ils agissent alors comme les vomitifs et les purgatifs qu'on administre dans les affections chroniques des organes qui entretiennent des connexions avec le tube digestif. On a vu l'hydropisie se résoudre par le vomissement et les selles; l'émétique se montre efficace dans certains cas de phlegmasies du poumon, des articulations, etc.

Il est surtout une classe de maladies contre laquelle je pense que la

navigation pourrait être d'un grand secours, quoique peu d'observateurs y aient songé ; je veux parler de certaines affections mentales, telles que la mélancolie, la monomanie, l'hypochondrie, le dégoût de la vie, quelle engendre quelquefois chez les marins de profession. Elle peut les guérir en soustrayant les individus qui y sont en proie au spectacle des objets qui les ont fait naître, et aux influences des causes qui les entretiennent. Les émotions qu'elle réveille, les mutations qu'elle imprime aux habitudes, peuvent opérer des changemens favorables dans les goûts et l'humeur des malades. C'est ainsi, par exemple, que, pour le simple dégoût de la vie qui naît de l'oisiveté, de la molesse, de l'épuisement par l'abus des plaisirs, la gêne, les privations, la monotonie du bord feront promptement sentir le prix des choses dont on n'appréciait plus la jouissance, et le malade ne tardera pas à soupirer pour elles, tout en cumulant par l'abstinence les facultés nécessaires pour en jouir encore.

Je crois la navigation très-propre à détourner du penchant au suicide, qui naît le plus ordinairement d'une passion malheureuse ou de l'entraînement à de coupables actions, dont ici l'appât ne s'offre plus à l'homme trop faible pour y résister. Affranchi du tumulte et des tracasseries sociales, il respire en quelque sorte plus librement; insensiblement ses idées prennent plus d'élévation et se reposent dans la contemplation des merveilles et de l'harmonie de la nature. Le sentiment du néant et de la vanité des choses humaines se fortifie de celui de sa propre fragilité; il rougit bientôt de sa faiblesse et de l'importance qu'il accordait à des événemens qui maintenant lui paraissent futiles, en comparaison des grands intérêts auxquels le rappelle le spectacle de l'immensité. L'aspect réfléchi de l'homme abandonné sur une planche, entre l'abîme et la voûte céleste, est la plus belle leçon de philosophie; à la vue de tous ces mondes semés dans le firmament, l'âme s'ouvre au sentiment d'une intelligence suprême; oui, la navigation est la première école du stoïcisme et de la religion.

Dans tous les cas, il conviendra de tenir la mer aussi long-temps que possible, l'air n'étant nulle part plus pur qu'au large. On observe

que les maladies sont rares durant les traversées, et beaucoup plus fréquentes pendant les relâches. En effet, indépendamment des influences locales qui peuvent être essentiellement pernicieuses, la privation dispose à l'intempérance et aux autres excès, qui deviennent d'autant plus dangereux que l'économie, habituée à une certaine régularité de régime, ne supporte pas impunément de brusques écarts.

CHAPITRE V.

Caractère physique et moral de l'homme de mer.

Le marin, qu'une organisation privilégiée, secondée de l'habitude, a fait résister à tous les assauts destructeurs de sa rude carrière, jouit, après un certain temps, d'une habitude extérieure et d'une trempe de caractère qui lui sont propres. Il est une distinction importante à faire entre le matelot que le service attache presque continuellement à bord des vaisseaux, et l'officier qui peut se procurer de longues diversions à terre. Celui-ci, par une éducation soignée et l'usage de la société, prend les habitudes et les manières du citadin, plus ou moins modifiées par celles qu'il contracte pendant le séjour à bord. Ce n'est que dans les navigations longues et pénibles qu'il revêt des formes saillantes, dont un court séjour à terre fait bientôt disparaître les traces.

Le matelot présente, en général, une constitution robuste. Sa peau, brunie par l'intempérie des climats divers, est ombragée de poils noirs et épais. Ses muscles sont prononcés, surtout ceux des membres supérieurs ; ses mains sont épaisses et calleuses, ses pieds larges et plats; son dos est voûté, ce qu'il doit à la nécessité de se tenir courbé pour circuler dans l'intérieur du navire. (On attribue à cette disposition la fréquence des hémophthisies, je n'en ai jamais observé à bord.) Son regard, assuré et perçant, a quelque chose de dur; ses traits, prononcés, sont sillonnés de rides profondes; ses lèvres sont ordinairement ter-

nies, ses dents noircies, déchaussées, usées, gâtées par l'habitude du tabac, les atteintes scorbutiques et les traitemens mercuriels que la plupart ont subis; sa voix est forte et brusque; sa démarche lourde en apparence; ses appétits sont gloutons et peu délicats; ses habitudes crapuleuses; il place son suprême bonheur dans l'ivresse; la crainte d'un mal affreux est un frein trop impuissant à son penchant pour le libertinage, qui le fait tomber dans les plus hideux écarts du tempérament. Une riche constitution, une excitation continuelle qui dégénère en besoin, le font se plonger tête baissée dans tous les excès; aussi présente-t-il de bonne heure les ravages de la vieillesse. Libéral jusqu'à la prodigalité, il oublie le passé sans songer au lendemain; le présent est tout pour lui. Dévoué tout entier à ceux qu'il adopte, il est naturellement ingrat, et ne tient aucun compte des égards qu'on lui témoigne. Audacieux, intrépide, emporté, il ne reconnaît de mérite que dans ceux qui lui ressemblent. Ses idées d'honneur sont exagérées, et différentes en un point de celles du soldat : un châtiment corporel n'a rien d'humiliant pour lui; il remplit avec la même indifférence le rôle de patient et d'exécuteur; mais son sang généreux bouillonne à la moindre injure d'un étranger ou d'un égal; il porte au plus haut degré l'orgueil de sa condition. Son ardeur s'excite à l'aspect du danger; les noms de patrie et de souverain l'exaltent, l'électrisent; il respire les combats, surtout contre les rivaux naturels de notre gloire maritime. Bienfaisant avec irréflexion, il ne tient aucun compte de la vie à la vue du péril de son semblable; c'est sans doute de l'habitude du malheur et du sentiment des dangers qui l'environnent sans cesse que naît ce grand fond d'humanité, qui s'exerce même sur les animaux. Turbulent par nature, les châtimens le rendent promptement docile; et, lorsqu'il a reconnu son devoir, l'ordre d'un chef lui devient sacré.

On trouve, dans une nourriture grossière, une vie active, laborieuse, l'habitude d'affronter les élémens et de braver le péril à chaque instant de sa carrière, l'origine de cette complexion que j'oserai dire obtuse, de ces manières brusques, mais franches, et de cette aveugle intrépidité du matelot.

L'officier, plus civilisé et jouissant de plus de douceurs, présente d'autres considérations.

Parmi les jouissances réelles propres aux organisations sensibles dont est sevré le navigateur, il faut compter les premières impressions de l'amour, et celles plus ineffables encore que communique le spectacle de la nature champêtre; ceci tient à l'habitude des émotions fortes qui le blasent en quelque sorte sur ce que ces sensations ont d'exquis, comme les saveurs délicates glissent sur le palais d'un glouton.

« Quand le jeune homme, plein de force et d'espérance, dit Saint-« Lambert, se découvre une puissance nouvelle, une faculté de plus, « un nouveau moyen de jouir, s'il n'est point contrarié sur les désirs « que ce nouveau sens fait naître, il est au moment le plus heureux « de sa vie. » Or, ce bonheur n'arrive que rarement pour le jeune marin : il n'a ni le temps, ni le loisir d'ourdir une trame si délicate; car cette non contrariété dont parle le poète moraliste, n'est pas cet acquiescement brutal qui tue plutôt l'amour, mais ces concessions graduées qui en font tout le charme. « Le moral de l'amour, a dit le « poète, ajoute encore à ses plaisirs. Il jouit de l'admiration qu'il a « pour une femme estimable, et du bonheur de posséder ce qu'il « admire. Cet amour inspire à la jeunesse le désir et les moyens de « plaire, il lui fait sentir le prix de l'opinion, il plie l'honneur, il « contient l'amour-propre, il le dirige; enfin il donne, augmente, « et rend plus aimables des vertus qui font le charme de la société. » Privé d'occasions d'alimenter ces dispositions naturelles, le jeune marin se trompe sur leur objet. Des conquêtes faciles, et souvent dangereuses, ont promptement fané cette fleur du sentiment, qui meurt bientôt pour jamais. De là cette injuste extension d'un mépris applicable à cette partie d'un sexe qui en est l'opprobre, cette manière cavalière de procéder en amour, et quelquefois, en même temps, la perte d'une santé sans laquelle il n'existe pas de jouissances pures. L'empire d'une femme aimable et vertueuse est la meilleure école de politesse, et c'est du manque de cette sorte d'éducation que

naissent la brusque pétulance et ce fréquent oubli des bienséances dont l'opinion générale, qui exagère souvent, accuse les marins.

Des réflexions de même genre peuvent s'appliquer à leur éloignement pour la vie champêtre ; le marin n'a plus les sens assez exquis pour en analyser les charmes. Il a vu les beaux accidens de lumière de la Zone torride, et ses sens ne voient rien que de très-ordinaire dans le paisible coucher du soleil de nos contrées ; il a vu les orages et les ouragans de l'hémisphère sud et des équinoxes, une pluie fraîche, un léger zéphyr ne réveillent en lui aucune émotion. Il est étranger aux idées philantropiques qui lient ces phénomènes aux productions de la nature; il n'y voit point l'espérance des vergers, des prairies et des guérets; d'ailleurs ses alimens lui viennent de lieux et sous des aspects étrangers à l'agriculture. Que lui fera le murmure d'un ruisseau comparé au bruissement des vagues? Quelle impression recevra-t-il de l'aspect d'un bosquet? il a parcouru ces forêts antiques et colossales du nouveau monde. Les villageois ne sont pour lui que la transition des sauvages d'Afrique à l'habitant des cités ; leurs travaux, leurs mœurs lui sont inconnus; les uns ne feraient que lui donner le souvenir importun de la peine, les autres ne lui paraîtraient pas un dédomagement suffisant de ses privations passées, ni un aliment assez piquant pour son avidité de sensations fortes ; leurs chansons naïves lui paraissent grossières, en ce que leur accent se rapproche de celui de cette classe brute, quoique précieuse, qui partage ses dangers et ses misères; enfin il compare instinctivement, et toujours ses comparaisons portent sur des souvenirs dont les circonstances sont pénibles et destructives des nuances délicates du plaisir.

Des vices que fait contracter le séjour des navires, l'égoïsme occupe, sans contredit, le premier rang; de là cette sollicitude à épier les actions d'autrui par comparaison aux siennes propres, ces querelles pour un pouce d'espace ou pour un objet vil mais nécessaire; enfin, ces reproches hideux sur la matière même de l'existence, reproches qui révoltent la délicatesse dans l'abondance de la vie ordinaire; mais,

étrange contraste, lorsque cette abondance survient, profusion sans bornes, générosité sans motif, prodigalité sans objet, sans prévoyance des besoins futurs, ce qui n'est pas sans des exceptions dues souvent à des besoins de famille, et, par fois, à des motifs moins respectables.

Mentionnerai-je l'affranchissement de cette urbanité, de ces égards que commande la société, et qui paraissent insipides à des individus qui se voient sans cesse; cette trop juste misanthropie qu'engendre souvent l'homme, vu de si près avec ses défauts :

Ce n'est pas le penchant, le goût qui les rassemble;
Leur ennui mutuel redouble son ennui;
Il habite auprès d'eux, et vit seul avec lui.

DELILLE, (*l'Imagination.*)

Rappelerai-je ce vide qui vous accompagne dans les longues traversées, cette morosité souvent brutale qui naît de la gêne et de l'ennui engendré par une désespérante uniformité, laquelle n'est variée que d'impressions pénibles. Le passé paraît un éclair, parce que rien ne le remplit; le présent l'éternité, parce qu'il semble immobile comme elle; l'avenir une douce chimère, parce qu'il nous sépare de ce qui nous donne le sentiment de l'existence. On compte chaque heure du jour; on cherche des sensations : on n'en trouve que d'illusoires ou de brutales; on ne se sent pas même la force nécessaire pour recourir à ce doux remède de l'âme, l'étude, dont on est d'ailleurs dégoûté par mille contrariétés.

Ici, plus d'espoir de repos :
L'esprit même le plus dispos
Vainement attendrait le calme et le silence;
Du vaisseau que l'onde balance
Le plancher sous les pieds semble toujours fléchir;
La manœuvre bruyante et le fracas des armes,
Empoisonnent même les charmes
Que le cœur goûte à réfléchir.

Voyage inédit.

La disette qui survient délabre le tempérament; on se sent vieillir;

le caractère prend insensiblement une teinte d'aigreur et d'intolérance que toute la raison suffit à peine pour modérer. Cette irritabilité, secondée par l'habitude du pouvoir absolu et l'absence du frein qu'impose une société polie, celle des femmes surtout, impriment aux paroles et aux actions ce caractère de véhémence et d'irréflexion déguisé sous le beau nom de franchise.

Enfin, chercherai-je à démêler cette foule de sentimens délicieux dont on se sent oppressé en revoyant le port? Peindrai-je cette avidité, cette sensualité avec lesquelles on dévore les jouissances qui n'en sont pas pour le sédentaire habitant du continent? L'objet le plus simple, l'action de presser du pied la terre, l'aspect d'une femme, un verre d'eau claire, l'aliment le plus vulgaire, sont le sujet des plus douces sensations; ceux qui les ont éprouvées peuvent seuls s'en former une juste idée. L'instant du retour est pourtant souvent celui d'un pénible désanchantement : l'on s'imaginait devoir trouver tout changé, et l'on est étonné de retrouver les choses dans le même état. Le cœur se serre à l'accueil toujours trop froid de ceux des embrassemens desquels on jouissait à l'avance. On oublie que, lancés dans le torrent des distractions civiles, à peine s'ils ont eu le temps de penser quelquefois à vous; tandis que, dans l'isolement, votre imagination se repaissait d'une idée fixe. Rien ne fait mal comme de s'entendre dire par ceux qu'on aime : Comment! il y a déjà si longtemps que vous êtes parti?

Cependant, insensiblement, cette sorte de fièvre s'apaise; le calme succède à la réaction, les idées se rassoient; et bien que l'homme de mer conserve encore quelque temps une teinte de ses habitudes, l'éducation et le sentiment du besoin de plaire finissent par dissiper ces vestiges; le marin revêt de nouveau les formes sociales, et ne s'offre plus que sous son point de vue avantageux : politesse sans fadeur, bravoure sans ostentation, goût de l'ordre, soin de sa personne sans fatuité, cœur ardent pour l'amour et pour l'amitié, âme ouverte à tous les sentimens dont s'honore notre espèce, humanité, libéralité, sincérité, tel est le caractère naturel et acquis de l'officier de marine, qui porte dignement son titre.

Mais par quelle fatale inconséquence l'homme qui ne rêvait naguère que le séjour et les délices des villes s'en dégoûte-t-il si promptement, et ne respire-t-il plus que le désir de courir de nouveaux hasards et d'essuyer de nouvelles misères? Son âme active, habituée à de fortes émotions, ne trouve plus rien que de fade et de monotone dans une existence invariable et calculée à l'avance. L'habitude de la mer est comme celle du tabac et du café : c'est un stimulant dont l'usage fait un besoin. Ce bienfait de la Providence, le prompt oubli des maux passés, en devient une nouvelle source pour lui ; et le désir, autant que la voix du devoir, lui font envisager avec plaisir les chances d'une nouvelle campagne.

Vivant toujours dans l'avenir, sans goûter le présent, c'est ainsi que le navigateur traverse le bel âge, et se réveille, en quelque sorte, sans en avoir joui. Heureux si, se repliant sur lui-même, il ne perçoit pas le sentiment douloureux de sa jeunesse flétrie et consumée dans les privations et les ennuis ; si son expérience anticipée ne lui fait voir épuisées toutes les chances de plaisirs comme de peines, et s'il n'en résulte cet affreux vide de l'âme et ce dégoût de la vie qui mènent à la mélancolie et au suicide ! Cette manie attaque surtout les individus doués de cette activité morale, qui est le mobile des plus belles actions comme des plus funestes erreurs. Je pourrais en citer plusieurs exemples récens.

Telle est en abrégé l'histoire, sentie ou non, de la plupart des marins de profession. L'esquisse en est tracée d'après mes propres observations ; et, pour cela, j'ai dû réunir les traits les plus caractéristiques disséminés, pour en former une peinture saillante, nuancée, sans aigreur comme sans flatterie.

La navigation est un complément nécessaire à l'éducation. Indépendamment du dévelopement physique et de l'espèce d'endurcissement qu'elle procure aux organes, elle rectifie les idées sur une infinité de choses que les livres ne dépeignent qu'imparfaitement. Elle détruit, il est vrai, des illusions ; mais ce désenchantement tourne au profit de la solidité du jugement ; elle nous montre l'homme partout le

même, avec ses imperfections. Ce tableau de l'univers qu'elle déroule aux yeux, est une leçon continuelle. Le spectacle des grands accidens des élémens élève l'âme, donne de la grandeur et de l'énergie aux conceptions ; elle étend insensiblement le cercle des lumières ; le physicien, l'astronome, le naturaliste et le médecin y trouvent le complément de leurs travaux et une source continuelle de surprises ineffables comme de découvertes précieuses. Ici se rattacheraient les considérations relatives à ses influences sur la civilisation, considérations dont l'étendue et la sublimité doivent effrayer la plume la plus profonde et la plus éloquente.

Ma tâche se bornait à considérer l'homme de mer comme individu, et malheureusement le résumé philosophique de ce peu de pages nous présente la navigation comme un art fatal à l'espèce humaine, et décimant les peuples auxquels leur situation géographique a rendu ce sacrifice nécessaire à leur gloire, et inhérent au maintien de leur existence politique.

FIN

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Cùm morbus in vigore fuerit, tunc vel tenuissimo victu uti necesse est. *Sect.* 1, *aph.* 8.

II.

Æstate et autumno cibos difficillimè ferunt: hyeme facillimè; deindè vere. *Ibid.*, *aph.* 18.

III.

In acutis affectionibus rarò, et per initia, purgantibus utendum, idque diligenti priùs adhibitâ cautione faciendum. *Ibid.*, *aph.* 24.

IV.

Quicumque aliquâ corporis parte dolentes dolorem ferè non sentiunt, iis mens ægrotat. *Sect.* 2, *aph.* 6.

V.

Ab alvi profluvio dysenteria. *Sect.* 7, *aph.* 75.

VI.

Si metus et tristitia multo tempore perseverant, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.